Le tampon et la pirouette

Alexandre Vialatte au miroir du monde commenté

Pour Jérôme Trollet

I

Deux mille chroniques. Le chiffre varie selon qu'on s'en tient aux livraisons de *La Montagne*, près de neuf cents entre 1952 et 1971, ou qu'on y ajoute *Le Spectacle du monde*, les revues, les papiers du correspondant de guerre ; certains décomptes approchent les deux mille. Un tel chiffre devrait faire de Vialatte le saint patron du monde commenté. Pendant vingt ans, chaque semaine, il a parlé de tout : des mois et des saisons, du chameau et de l'éléphant, du progrès, de la Chine, du petit pois, de l'homme surtout, qu'il tenait pour un animal douteux. Si commenter suffisait à habiter le monde commenté, il en serait le notable, et la biographie que viennent de lui consacrer Sylviane Coyault et Pierre d'Almeida, mille cent trente-sept pages de commentaire sur un commentateur, en serait le monument funéraire.

Chacun sent pourtant que c'est faux. On sort d'une chronique de Vialatte comme d'une pièce où quelqu'un vous a parlé ; on sort du flux comme d'une salle d'attente. L'objection mérite d'être prise au sérieux, et d'abord par celui qui écrit ces lignes : vingt ans de *Lorgnon*, des centaines de billets, les petites notes de *L'Œil du Lorgnon*. Si le monde commenté se définissait par le volume ou par le genre, le chroniqueur serait condamné d'avance, et le critique avec lui. Le concept ne vaut que s'il sait dire pourquoi Vialatte n'en relève pas. C'est l'épreuve que je voudrais lui faire subir.

Rappelons l'hypothèse. Le monde commenté commence quand la parole adressée se retire au profit de la parole sur : quand on ne parle plus *à* quelqu'un mais *de* quelque chose, quand le *tu* de l'interpellation cède au *il* du commentaire, cette troisième personne dont Benveniste rappelait qu'elle est, à proprement parler, la non-personne. Le commentaire n'est pas un genre ; c'est un régime de parole. On peut écrire une chronique par semaine sans y tomber, et y tomber en n'écrivant qu'une ligne. La question n'est donc pas de savoir combien Vialatte a commenté, mais depuis quel régime il parlait.

Pierre Jourde, au seuil de la biographie, fournit sans le chercher un premier indice. Sa préface s'ouvre sur un doute : l'homme existe-t-il ? Vialatte le jugeait « extrêmement improbable » et « éminemment douteux ». Le commentateur, lui, ne

doute jamais de l'existence de ce qu'il commente. Il la présuppose ; c'est même sa seule croyance ferme. Tout commentaire repose sur un objet tenu pour acquis, bien rangé dans le monde, et sur un sujet qui coïncide avec son avis. Vialatte part de l'autre bout : l'objet vacille, et le sujet n'est pas à son adresse. Ce n'est pas une coquetterie d'humoriste. C'est la condition d'une autre parole.

II

Le meilleur laboratoire pour éprouver la distinction, Vialatte l'a construit lui-même, dans un grenier. Les collégiens des *Fruits du Congo* y ont fondé un club, les Plaisirs de Corée, et peint sur les murs deux maximes : « Menteurs, soyez précis » et « N'abusez pas de vos torts ». C'est là, entre deux jeux de mots, que naît M. Panado. Le roman lui prête une généalogie de bric et de broc, une réflexion, un souvenir de lecture et une gravure trouvée dans un livre anglais, un soir d'été ; on le dit anciennement italien, ce qui, dans un livre où l'italien figure la langue étrangère par excellence, revient à le dire étranger deux fois. On en fait le gardien du Grand Secret. Surtout, on lui consacre un rite. Quand son nom tombe dans la conversation, la réplique obligée est : « Et que nous pouvons être tranquilles de ce côté-là. »

Toute la mécanique du monde commenté se trouve là, en modèle réduit. Une inquiétude sans objet, celle d'adolescents dans une ville de province, ne peut être soutenue en face ; on la transforme en personnage. On ne lui parle pas : on parle de lui. Il devient le *il* par excellence, celui qui ne dit jamais *je* et à qui personne ne dit *tu*. Pour achever l'opération, on l'enveloppe d'une formule dont la seule fonction est de rassurer. Nommer, c'est croire tenir ; commenter, c'est croire avoir répondu.

Le grenier abrite un autre pensionnaire, plus discret et peut-être plus inquiétant : l'élève Baffeyre. Les membres du club l'ont inventé de toutes pièces et l'ont fait entrer au collège, en novembre, en troisième A, en portant son nom sur les registres. Personne ne l'a jamais vu. Il existe pourtant, administrativement ; il a une classe, une place dans les listes, sans doute des absences. Je ne connais pas de meilleure image de ce que produit un monde où le commentaire a pris la place de la présence : des êtres qui n'ont pas de visage mais ont un dossier, des réalités qui n'existent que par leur inscription, et qu'on gère d'autant mieux qu'on ne les rencontre jamais. Baffeyre est la non-personne inscrite à l'état civil. Panado est la non-personne qui agit.

Car la fiction, chez Vialatte, ne reste pas sage. Alain Schaffner parle de fictions au carré, où les personnages finissent par se perdre dans les mythologies qu'ils ont eux-mêmes produites. Panado échappe à ceux qui l'ont nommé. Il envahit l'épilogue, plus de soixante pages, et le roman conduit Frédéric à la mort. Le néant qu'on avait cru domestiquer par une formule a fini par dévorer. C'est la leçon la plus dure du livre, et la plus actuelle : le commentaire n'est pas inoffensif sous pré-

texte qu'il ne fait que parler. Une fois installé, le *il* fonctionne tout seul : c'est une machine sans machination.

III

Entre le grenier et le roman, l'Histoire a fait passer Vialatte par Lunebourg. En 1945, correspondant de guerre, il assiste au procès des gardiens de Belsen. Il s'attendait à des monstres ; il trouve des réactions d'employés tatillons. Il parle d'une bouffonnerie ténébreuse, d'un comique sinistre, et conclut qu'on ne revient pas seulement de Lunebourg : « on revient de l'homme ». Six ans plus tard, dans l'épilogue des *Fruits du Congo*, Panado reçoit ses vrais titres. On peut l'accuser, tranquillement, de tout ce qu'ont raconté les rescapés de Belsen ; moins d'avoir mangé des millions d'hommes que de les avoir dévorés distraitement, sans se rappeler combien de millions cela pouvait faire. Accusons-le, dit le roman, d'être un chef de bureau. On notera l'adverbe : la tranquillité du grenier a changé de camp, elle est passée du côté de l'accusation.

Le mot décisif, pourtant, est *distraitement*. Hannah Arendt fera la même découverte à Jérusalem, devant Eichmann, qui déclara à ses juges que le langage administratif était sa seule langue. Ce langage est le commentaire porté à sa perfection : tout y est dit à la troisième personne, convois, quotas, contingents, traitements ; personne n'y est jamais un *tu*. Le chef de bureau ne hait pas ses victimes. Il ne les voit pas. Il les gère, ce qui dispense de les regarder.

Il faut mettre en regard une autre chronique, de septembre 1966, « Célébration du petit pois ». Vialatte y avertit qu'une minute d'attention aux choses suffit à les rendre fantastiques et incompréhensibles, et qu'à regarder cinq minutes une oreille, un chef de gare ou une écrevisse on deviendrait fou. Voilà les deux pôles. D'un côté la distraction administrative, qui rend tout gérable parce qu'elle ne regarde rien ; de l'autre l'attention, qui rend tout étrange parce qu'elle regarde vraiment. Le commentaire appartient au premier pôle, même quand il est bavard, surtout quand il est bavard : il parle de ce qu'il n'a pas regardé. La chronique de Vialatte appartient au second. Elle n'explique pas le petit pois ; elle le rend à son mystère.

Simone Weil a écrit que « l'attention absolument sans mélange est prière ». Vialatte en montre les deux faces, et donne un lieu à la seconde. Cinq minutes devant une écrevisse, et l'on ne peut plus la commenter ; une carrière dans un bureau, et l'on ne peut plus s'étonner de rien. Le « distractivisme général qui fait l'ambiance », que Baudouin de Bodinat observe dans *À la vue du cimetière, Estaminet*, avait déjà, chez Vialatte, son chef de service.

Je ne voudrais pas forcer la comparaison au-delà de ce qu'elle supporte. Le monde commenté n'est pas Belsen, et l'éditorialiste de plateau n'est pas un gardien de camp. Ce qui relie les deux est une structure de langage, non un degré du mal : la troisième personne généralisée, la distraction érigée en compétence, et ce que Via-

latte appelait, à propos de l'Allemagne hitlérienne, la sensation de la bonne conscience dans le crime. Il crut retrouver ce climat à la fin de sa vie. Dans une chronique de juin 1970, « Sous le signe de Léviathan », il notait que le sadisme avait pris bonne conscience et tenait le haut du pavé. La bonne conscience est l'atmosphère naturelle du commentaire : on a parlé, donc on a fait sa part.

Vialatte avait aussi rapporté d'Allemagne le portrait de Mme Schmidt, qui ne veut rien voir ni entendre, même quand on lui met sous le nez les photographies des charniers. Notre époque a produit la figure inverse, et pourtant symétrique : le spectateur qui voit tout, qui reçoit chaque soir les images de toutes les catastrophes, et qui commente. Mme Schmidt détourne les yeux ; le spectateur fantôme les écarquille. Ni l'une ni l'autre ne regarde. Panado prospère dans les deux cas. Il n'a besoin que d'un regard qui ne s'arrête pas.

IV

Revenons aux formules. Le grenier avait la sienne : « Et que nous pouvons être tranquilles de ce côté-là. » Vialatte, pendant vingt ans, eut aussi la sienne : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand. » Toutes deux sont rituelles, toutes deux closent un discours, toutes deux reviennent sans varier. Un lecteur pressé les confondrait. Elles travaillent en sens contraire.

La formule des collégiens referme. Elle met un point final à l'inquiétude, comme le tampon met un point final au dossier. Elle dit : l'affaire est classée, circulez. C'est la formule du commentaire, qui s'achève toujours sur un avis, c'est-à-dire sur une tranquillité. *Commento ergo sum* : j'ai donné mon sentiment, donc j'existe, donc je suis quitte.

La formule de Vialatte fait l'inverse. Elle arrive au bout d'une chronique qui a parlé de la girafe, des impôts ou du mois de novembre, et elle ne conclut rien ; elle n'a aucun rapport logique avec ce qui précède. C'est un non-sequitur délibéré, une pirouette. Au moment où le commentaire tirerait la morale, Vialatte tourne sur lui-même et lance une louange. Non pas : voilà ce qu'il fallait en penser ; mais : Dieu est grand. Une doxologie de travers, empruntée de surcroît à une autre religion par un catholique auvergnat dans un quotidien régional, ce qui achève de la rendre inassignable.

On objectera qu'« Allah est grand » est aussi une troisième personne. Justement : toute troisième personne n'est pas celle du commentaire. Le *il* de la louange ne décrit pas, il célèbre ; il ne range pas son objet dans le monde, il le place au-dessus. C'est un acte et non un constat, un acte qui se tient devant celui qu'il nomme. Le commentaire parle de ce qui est au-dessous de lui ; la doxologie, de ce qui le dépasse. Entre le tampon et la pirouette passe toute la différence entre un logos qui classe et une parole qui se souvient d'avoir été adressée.

La pirouette, d'ailleurs, est un geste de danseur. Vialatte a toujours caché l'angoisse sous la désinvolture ; il appelait cela sa frivolité, et Jourde y reconnaît « l'élégance de l'angoisse ». C'est la *sprezzatura* : la grâce qui dissimule l'effort, et ici davantage que l'effort, la peur. Le commentaire n'a pas de *sprezzatura* ; il a de l'aplomb. Il ne cache rien, faute d'avoir rien risqué.

V

Trois questions suffisent à départager la chronique et le commentaire : peut-elle répondre, répondre de sa réponse, et ne pas répondre ? Vialatte passe l'épreuve sur les trois points, et c'est ce qui le sépare du commentateur.

Il répond, d'abord, parce qu'il parle à quelqu'un. Ses chroniques ont un destinataire : le lecteur de *La Montagne*, qui les trouve chaque semaine dans le même journal, à la même place, et que Vialatte prend à témoin, rassure faussement, égare avec courtoisie. La chronique est un rendez-vous, non un flux. La question du nombre trouve ici sa réponse. Deux mille chroniques ne font pas un flux si chacune est attendue, datée, posée sur le papier d'un quotidien de province, séparée de la suivante par sept jours. Le support compte : la lenteur hebdomadaire, le journal qu'on plie, la page qu'on découpe et qu'on garde dans un tiroir. Le commentaire contemporain ne se garde pas ; il se remplace. Bodinat a confié ses annales à un bulletin envoyé à quelques abonnés ; Vialatte écrivait dans un grand quotidien régional. L'adresse ne dépend donc pas de la taille du public, mais du rendez-vous : on peut parler à quelqu'un dans un journal de masse, pourvu que chacun y trouve, chaque semaine à la même place, une voix qui semble l'attendre.

Il répond de sa réponse, ensuite, parce qu'il a une voix. On reconnaît Vialatte à la première phrase, privilège que Jourde réserve à peu d'écrivains. Le commentaire, lui, est réplicable par nature : il se nourrit de commentaires antérieurs, reprend les mots du jour, se fige en poncifs. Vialatte connaissait ces poncifs mieux que personne. Il les adoptait pour les faire exploser : l'homme moderne, le progrès, l'expert, le Larousse, les autorités savantes qu'il citait gravement, l'Auvergne de carte postale dont il refusait d'être le professionnel. Il prenait la voix du commentateur, la poussait jusqu'au bout, et la laissait s'effondrer d'elle-même. Le pastiche était son antidote : il commentait le commentaire jusqu'à le rendre fou.

Il sait enfin ne pas répondre. La pirouette finale en est le signe le plus visible, mais non le seul. Vialatte écrivait au rythme de l'almanach plutôt qu'à celui de l'actualité ; il prenait l'événement de biais, quand il le prenait, et lui préférait les mois, les saisons, les bêtes, l'homme en général, c'est-à-dire ce qui ne se démode pas parce qu'il ne fut jamais à la mode. Il s'est tenu à l'écart de l'existentialisme, de l'engagement et du Nouveau Roman, qui ont vieilli plus vite que lui. Il a consenti à rester notoirement méconnu. Ne pas répondre à la sommation du jour est la première liberté du chroniqueur, et la seule que le commentateur ne puisse pas s'offrir.

Dernier point : le sujet. Le commentaire culmine dans le « moi aussi » : l'adhésion qui me fait coïncider avec l'opinion et m'autorise à parler. Vialatte a laissé sur ce point une formule d'une précision vertigineuse, glissée dans un portrait de l'Auvergne publié quelques mois avant sa mort : « Je me réunis loin de moi. » C'est exactement le contraire du « moi aussi ». Le commentateur se retrouve partout où l'on pense comme lui ; Vialatte ne se retrouvait qu'ailleurs, loin de lui-même, dans un pays qu'une tante avait peut-être inventé pour y ranger les vieilles histoires de famille.

VI

Le miroir serait trop flatteur s'il ne renvoyait que des confirmations. Vialatte résiste en trois endroits, et le troisième est le plus sérieux.

D'abord, il a commenté, au sens le plus strict. Le correspondant de 1945 écrivait sur l'actualité brûlante, dans un quotidien, au rythme des audiences. Le chroniqueur des années soixante a pris parti, catholique, patriote, partisan de l'Algérie française, et l'on ne prend pas parti sans parler de. Le temps de l'almanach, que j'opposais à celui de l'actualité, est donc en partie une construction de lecteur : c'est le Vialatte que la postérité a retenu, non tout Vialatte. Il faut l'accorder sans s'en affliger. La différence entre la parole et le commentaire est de nature, mais elle ne passe pas entre les hommes : elle passe à travers eux. Un même écrivain parle tantôt depuis la Parole, tantôt depuis le commentaire, et le partage vaut pour des scènes, non pour des personnes. Lunebourg montre d'ailleurs que l'actualité n'est pas en soi le commentaire. Ce jour-là, le correspondant revient de l'homme, ce qu'aucun commentateur n'a jamais fait.

Ensuite, son remède n'est pas exactement le mien. La pirouette tranche plus qu'elle ne rejoint. Le rire de Vialatte, comme celui de Muray, coupe le circuit ; il ne garantit pas qu'au bout du fil quelqu'un soit appelé. Ma lecture doxologique d'« Allah est grand » est une hypothèse, et une hypothèse intéressée. Rien n'assure que Vialatte y ait mis autre chose qu'un détournement : la formule d'un autre culte, choisie pour son exotisme et sa sonorité, comme il choisissait les noms de ses villes imaginaires. Faire de lui un théologien malgré lui reviendrait à le passer à la troisième personne, à en faire un cas. Le plus honnête est de dire que la formule ouvre, et de laisser ouvert vers quoi.

Enfin, et c'est l'objection la plus profonde, le doute de Vialatte n'épargne pas le destinataire. Si l'homme est extrêmement improbable, le lecteur l'est aussi. L'hypothèse suppose un *tu* réel, quelqu'un à qui parler, dont le retrait fait le monde commenté. Vialatte écrit pour un lecteur dont il n'est pas sûr qu'il existe ; il le salue, le rassure, l'égare, comme on parlerait à la tante Irma, qui n'était la tante de personne. L'adresse devient elle-même une fiction, un mensonge précis de plus. Cette résistance ne réfute pas l'hypothèse ; elle la déplace. Elle suggère que l'adresse authen-

tique n'est pas celle qui est sûre de son destinataire, mais celle qui parle quand même, sans garantie que quelqu'un réponde. La contrefaçon du *tu*, la familiarité *friendly*, tutoie un public dont elle connaît les statistiques ; Vialatte salue un lecteur improbable. Il est en cela le symétrique de Bodinat. Celui-ci écrit que « nulle postérité ne recueillera les annales » d'un monde qui s'abîme, et les publie quand même ; son éthique est celle de l'honneur, qui n'a besoin de personne. Vialatte doute que son lecteur existe et le salue quand même, avec une courtoisie qui, elle, a besoin de quelqu'un, fût-il improbable. L'un tient son poste sans témoin ; l'autre tient un rendez-vous sans garantie. C'est une adresse sans adresse, qui ne sait pas qui la trouvera. La *disperata speranza*, chez lui, avait le sourire.

VII

Et la biographie ? Mille cent trente-sept pages sur un homme qui doutait d'exister : on pourrait y voir le triomphe posthume du monde commenté, le chroniqueur enfin réduit au *il*, rangé, annoté, classé, inscrit sur les registres comme l'élève Baffeyre. Le risque guette toute biographie. Il est conjuré, je crois, quand le biographe pratique l'attention plutôt que le commentaire, quand il regarde la phrase au lieu de compter les déménagements, et quand le résultat rend son sujet plus étrange qu'avant. Jourde dit de Vialatte qu'il nous rend l'étonnement, et ajoute aussitôt que c'est aussi un danger. Il sait de quoi il parle : l'attention aux choses peut mener à la folie, et Vialatte y est allé, en 1940, jusqu'à l'hôpital. Le commentateur ne court jamais ce risque. C'est même à cela qu'on le reconnaît : il parle de tout sans que rien ne lui arrive.

Les collégiens des *Fruits du Congo* avaient écrit sur leur mur : « Menteurs, soyez précis. » On n'a jamais mieux défini l'art de Vialatte, ni mieux désigné ce qui manque au monde commenté. Le commentaire est une vérité vague : il dit vrai en gros, il a raison en général, il ne s'engage sur rien de précis. La chronique de Vialatte est un mensonge précis : une fiction déclarée, qui invente ses autorités, ses proverbes apocryphes et ses tantes qui ne sont la tante de personne, mais dont chaque phrase est exacte, pesée, attentive. Panado aime les vérités vagues, qui ne regardent rien. Il ne résiste pas aux mensonges précis, qui regardent tout.

Quant à l'autre maxime du grenier, « N'abusez pas de vos torts », je la laisse au monde commenté. Il n'a jamais tort.

Patrick Corneau